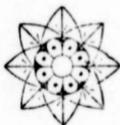
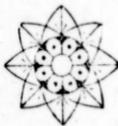




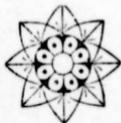
Première
ANNEE



VOLUME
II



NUMERO
45



16
Février
1899

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,
PAR L'IMPRIMERIE Jeanne d'Arc,
à JEANNE D'ARC (*viâ Ottawa.*)

PRIX: \$ 1.00 par année.



POUDRE A. B.

Préparée par les Servantes de Jésus-Marie,

à JEANNE D'ARC, (viâ Ottawa).

Pour Catarrhe, Rhume de Cerveau, Ecoulement du Nez, Migraine, Maux de tête, etc. . . .

Direction : Une petite prise de trois à sept fois par jour, suivant le besoin.

PRIX : boîte simple, 25 cents, boîte double, 40 cents.

Franco par la malle.





PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

Vo .II. No. 45. — 16 Fev., 1899.

SOMMAIRE:

Evangile. — Calendrier. — Marie, la choisie entre toutes. — Ce que c'est qu'un curé (suite.) Fin de siècle. — Préface. — La Femme Chrétienne. — Vie du B.F. de Nicosie.

Evangile du 1^{er} Dimanche du Carême

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Matthieu Ch. 4.*

EN ce temps-là, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le démon. Après avoir jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Alors le tentateur, s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres deviennent des pains. Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le démon le transporta dans la ville sainte, et, l'ayant placé sur le haut du temple : Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a commandé à ses Anges de veiller sur vous, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. Jésus lui répondit : Il est encore écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. Le démon le transporta encore sur une montagne très élevée, et, lui montrant de là tous les royaumes du monde avec toute leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai tout cela, si, en vous prosternant, vous m'adorez. Mais Jésus lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. Alors le démon s'éloigna, et aussitôt les Anges s'approchèrent et le servaient.

Explication. I. J.-C., par l'impulsion du Saint-Esprit, se rend dans le désert, pour se préparer dans la solitude et le silence, par le jeûne et la pri-

ère, à sa haute vocation, et pour soutenir les tentations du démon, Il veut par là, comme le dit saint Paul (Hebr. 4. 15.), se rendre de tout point semblable à nous, être tenté et rester cependant sans péché, et devenir ainsi pour nous un pontife qui sût compatir à nos faiblesses. Il veut aussi, par son exemple, nous apprendre comment, armés de la parole de Dieu comme d'un glaive (Eph. 6. 17.) nous devons vaincre l'ennemi et le mettre en fuite. Marchons donc courageusement sur les traces de J.-C. ; avec son secours, il ne nous sera pas difficile de remporter la victoire. Il nous a appris par son exemple à surmonter les tentations les plus difficiles, celles de la volupté ou de la chair, de l'orgueil, de l'amour des richesses et de l'ambition : une fois ces tentations vaincues, il nous sera facile de triompher de toutes les autres. J.-C. nous promet qu'en récompense de notre valeur, nous serons assis avec lui sur son trône, de même que, après avoir remporté la victoire, il s'est lui-même assis sur le trône de son Père (Apoc. 3. 21.). Dans les enfants, les tentations de la chair se manifestent souvent par l'amour de la friandise, de la paresse, etc. ; d'où il suit que ces péchés ne sont pas si peu de chose qu'on se l'imagine ordinairement, et que les enfants doivent s'efforcer avec zèle de les éviter.



CALENDRIER

Fevrier.

- 19 DIM.** I du Carême. *Aÿr.* du Car. Vêp. de ce dim. Suffr.
20 Lun. De la férie. Anniversaire de l'élection de LÉON XIII. (1878).
21 Mar. De la férie.
22 Mer. **Quatre-temps.** Chaire de S. Pierre, Antioche, *dbles maj.*
23 Jeu. (Vigile de S. Mathias). S. PIERRE DAMIEN, évêque et docteur.
24 Ven. **Quatre-temps.** S. MATHIAS, apôtre, *dbles maj.*
25 Sam. **Quatre-temps.** STE MARGUERITE DE CORTONE, pénitente.



Marie, la choisie entre toutes.

Je vous salue, ô douce Vierge Marie, que Dieu, par un privilège unique, a glorieusement préservée de la tache originelle, et qu'il a ornée de grâces et de dons magnifiques réservés à elle seule. O Vierge admirable, ô Vierge si pure, ô petite enfant choisie entre mille, ne me repoussez pas, tout mauvais que je suis, et bien que vous me voyiez souillé par la fange de tant de péchés, ne me rejetez pas, mais accueillez la prière d'un misérable qui crie vers vous ; consolez celui qui soupire après vous ; venez au secours de celui qui espère en vous.

Ce que c'est qu'un curé.

(suite)

— J'admire votre charité, Monsieur l'Abbé ; néanmoins je ne me console pas de n'avoir pu allonger les oreilles d'un de ces garnements. Et j'aimerais à rencontrer le maître d'école, pour corriger sur sa personne tous ses écoliers à la fois.

— Bah ! bah ! ils ne savent ce qu'ils font. Mais voulez-vous absolument que je me venge ? Ne perdez pas tout espoir. Je finirai par trouver le moyen de morigéner le grand ennemi que j'ai parmi ces gens-là, et qui n'est autre que le prince de ce monde. Ils ont fait partir leur curé le mois dernier : un pauvre séminariste, qui tremblait d'être assassiné, et qu'ils avaient enfermé comme un lépreux dans son presbytère. Je leur en donnerai un autre de ma main. Je les ai étudiés, je sais ce qu'il leur faut, et je tiens leur homme : un véritable saint, un apôtre à qui la sainte Vierge accorde tout ce qu'il veut ! Il les aimera tant, qu'il fera des miracles, ou il mourra ; et alors ce sera sa mémoire qui fera des miracles, et ils se convertiront sur son tombeau. La tombe aussi est éloquente et fait ses œuvres. Comment ! l'Évangile dompte les anthropophages de l'Océanie ; et ces sauvages-ci, qui sont baptisés après tout, résisteraient à la charité d'un vrai prêtre ! Mais un prêtre, mon cher Monsieur, un prêtre, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce même Jésus qui, montrant les chemins de la Galilée, a dit : “ De ces pierres je puis faire des enfants d'Abraham. ” Il y a déjà là une bonne femme aimant et servant Dieu ; elle est seule, avec quelques petites filles peut-être. Vous pensez que ce n'est rien, n'est ce pas ? Eh bien ! c'est tout ce qu'il faut. Avant quinze ans, ils auront école de frères, école de sœurs, confrérie, et le reste ; ils iront presque tous à la messe dans leur église rebâtie, et ils demanderont un vicaire, parce que le curé, réduit à se croiser aujourd'hui les bras dans cette jachère, ne pourra plus suffire à la moisson. Voilà ce que je vous promets, puisque vous êtes vindicatif.

— Dieu vous exauce, Monsieur le Curé ! Vos vœux sont plus chrétiens que ma colère, et vous êtes plus prophète que moi,

— Mon cher Monsieur, le don de prophétie, que l'Esprit répandait autrefois indistinctement sur les fidèles, est aujourd'hui le partage des saints : tout me manque pour en être gratifié. Mais celui qui voit un pommier longtemps stérile fleurir enfin au printemps, sera-t-il prophète pour annoncer que l'arbre n'est pas mort et donnera bientôt du fruit ? Le peuple dont nous parlons, est cet arbre, une pauvre vieille branche a reverdi, quelques petites fleurs y sont écloses : voilà le signe. Je le connais : ce n'est pas la première

fois que je l'observe ; et j'attends fermement la visite de Celui qui apparut à la pécheresse sous la figure d'un jardinier.

Nous avons fait un assez long chemin ; le prêtre s'en aperçut.

— Je vous détourne peut être ? dit-il. Si nous n'allons pas du même côté, permettez moi de vous remercier de la protection que vous m'avez donnée. Je suis maintenant hors de danger. Vous voyez cette croix neuve : c'est l'entrée de mes terres, et, grâce à Dieu, je n'y manque pas d'amis.

— Je crois, dis-je, Monsieur, que nous ferons plus longtemps route ensemble, je vais à M. . . .

— Eh ! s'écria-t-il, Dieu soit loué ! il me fait aujourd'hui grâces sur grâces : je suis le curé de M. . . .

— Je m'en doutais, répondis-je.

— Sans indiscretion, poursuivit le bon prêtre, puis-je vous demander chez qui vous allez à M. . . . ?

— Je vais chez vous, Monsieur le Curé.

— Soyez mille fois le bien venu, mon cher défenseur. Le curé de M. . . n'est pas riche, et son presbytère n'est pas grand, mais on y peut encore exercer la sainte hospitalité.

J'en profiterai, Monsieur le Curé. Permettez-moi de vous dire qui je suis.

Je me nommai à la façon des héros d'Homère : Un tel, fils d'un tel. Au nom de mon grand-père maternel, il ouvrit des yeux émerveillés ; au nom de mon village, il m'embrassa.

— Mais nous sommes *pays* ! s'écria-t-il, et même il ne tient qu'à nous de nous croire parents. Je suis du Gâtinais aussi ; ma mère est, comme la vôtre, de Boynes, où tout le monde est cousin.

Je possède peut-être un titre de plus à votre bienveillance : j'ai été longtemps l'ami très intime d'un excellent jeune homme qui, je crois est votre cousin.

Le curé me prit les deux mains, les serra fortement, et me regarda quelques moments en silence, avec une expression de tendresse et de douleur dont je fus troublé.

— Hélas ! me dit-il enfin, je n'ai eu d'autre neveu que Laurent-Pierre. Est-ce de lui que vous parlez ? Il est mort, le pauvre cher enfant ! il est mort ici, tristement, bien malheureusement ... Mais non ; non, sa mort n'a pas été triste et malheureuse, car elle a été chrétienne ... Ah ! cher compatriote, quel souvenir réveillez-vous dans mon cœur ! Vous l'avez donc connu vous l'avez donc aimé, ce doux Laurent ? Il était devenu un homme parfait, plein de bonté, plein de piété ... Oui ! ils l'ont laissé mourir ... à cause de

moi... Tenez, je vous demande pardon, ne parlons plus de lui en ce moment. Ce soir ou demain, après la sainte messe, nous irons prier sur sa tombe. Nous y trouverons peut-être quelque chose de cette ineffable paix dont il jouit éternellement, je l'espère et je le crois, dans le sein du Dieu de miséricorde.

La voix du bon curé était tremblante, ses yeux se remplissaient de larmes, son visage avait pâli. Je n'osai le questionner sur l'époque et sur les circonstances de cette mort; dont il parlait avec une émotion si différente de son calme habituel. J'attendis qu'il renouât l'entretien; et, devinant qu'il priaît, je récitai moi-même quelques prières pour l'âme de mon ami.

Nous approchions de M.... qui me parut un village assez considérable, et mieux tenu que ne le sont ordinairement ceux de la contrée. A une portée de fusil des premières maisons, sur un petit calvaire en maçonnerie, s'élevait une croix de pierre assez belle. Une religieuse y était à genoux, entourée de quinze ou vingt petites filles. Toutes ensemble chantaient avec beaucoup de charme, *O crux Ave!* Le curé salua la croix, la religieuse et les enfants.

— C'est, me dit-il, notre petite école, qui va faire la promenade du jeudi. Si nous étions arrivés au village par l'autre entrée, nous aurions rencontré un frère avec sa bande de garçons. Avant de partir pour la promenade, ils chantent " Ave maris stella " devant une statue de la sainte Vierge.

— Je pense, dis-je, que ceux-là ne jettent point de pierres au curé?

— Ils n'en jettent plus, grâce à Dieu; mais ce n'est pas sans peine qu'ils en ont perdu l'habitude. Ils étaient pour le moins aussi attachés à cette coutume que nos amis de là-bas et même je dois dire à leur honneur qu'ils visaient beaucoup mieux.

— Ainsi, Monsieur le Curé, vous avez été lapidé?

Mainte et mainte fois... mais, hélas! toujours en homme qui ne mérite point le martyre. Je n'en ai pas moins choisi saint Etienne pour un de nos patrons. Nous visiterons tout à l'heure sa chapelle: quelques-unes des pierres jetées sur moi tiennent leur place dans la muraille, et presque toutes y ont été placées par les mains qui les avaient lancées. Vous voyez que je suis croyable quand je dis que les fleurs annoncent les fruits. J'ai passé ici trois longues, bien longues années, avant de voir non pas une fleur éclore, mais un faible bouton poindre sur l'arbre que j'arrosais de mes sueurs et de mes larmes. Cette paroisse était plus hostile, plus perdue encore que celle d'où nous venons. Ah! que Dieu est puissant! qu'il est bon! que sa miséricorde est grande!

Nous étions dans la principale rue du village. Les habitants saluaient le curé de la façon la plus cordiale; les petits enfants accouraient lui demander une caresse.

Nous passâmes devant l'auberge, dont l'enseigne toute neuve représentait les Trois Mages, ces antiques patrons du voyageur, qui ont découvert le nouvel homme et le nouveau monde. L'hôte, assis sur le seuil, se leva, et tira d'une main sa pipe, de l'autre son bonnet de coton. Je savais qu'elle est l'importance d'un aubergiste : je félicitai le curé d'en être aux politesses avec un si gros personnage.

— Il est plus gros encore que vous ne le voyez, me dit le curé. Ce fut longtemps mon adversaire acharné. Il parlait encore contre moi dans le conseil lorsque je n'y avais plus que des amis. Je l'ai fait nommer maire, et il est devenu l'évêque du dehors. Aujourd'hui nous en sommes aux présents. C'est moi qui lui ai donné son enseigne, et ce que personne ne voulait croire, il m'a fait cadeau d'un beau ciboire d'argent. Depuis qu'il est maire, il ferme son cabaret les dimanches et fêtes, à l'heure des offices.

— Je commence à soupçonner que vous faites des miracles, Monsieur le Curé.

— Non ; mais Celui qui les fait ne les refuse pas à l'infirmité de son serviteur. Sa charité supplée à mon impuissance. Quelquefois il m'inspire les actions et les paroles nécessaires ; presque toujours il opère par lui-même : je viens pour essayer encore de tourner un obstacle que je n'ai pu ni vaincre, ni ébranler, ni esquiver ; l'obstacle n'existe plus.

Je fus chargé, poursuivit-il, de cette paroisse après la révolution de Juillet. Mon prédécesseur avait été pillé et chassé outrageusement. C'était un de mes amis. Il vint me trouver au grand séminaire, où je professais la philosophie. Après m'avoir raconté ses travaux, ses fatigues, ses douleurs, il me confia que, ne pouvant entrer dans sa paroisse, il se proposait de partir pour les missions. En l'écoutant, j'eus honte de ma vie, jusqu'alors si douce ; je conçus alors le dessein de partir avec lui : *Eamus et nos !* Mais notre évêque nous déclara qu'il ne voulait pas du même coup se priver de deux prêtres utiles, et qu'il entendait premièrement me garder. “ Quant à vous, dit-il à l'ancien curé de M.,....., je ne vous donnerai l'*exeat* qu'après vous avoir remplacé dans votre cure. Mais à qui imposerai-je une semblable croix ? Connaissez-vous quelqu'un qui la puisse porter ? — Oui, Monseigneur répondit mon ami ; et c'est ce bien-aimé frère qui demande à prendre comme moi le fardeau de l'apostolat. — Qu'en dites-vous, mon cher professeur ? me dit le bon évêque. Consentez-vous d'aller féconder cette mission ? Elle sera aussi méritoire qu'une autre. ”

Je fus moins épouvanté que je ne l'aurais cru, et je répondis à Monseigneur en renouvelant à ses pieds le vœu d'obéissance de mon ordination. Il me bénit, non sans verser des larmes. Voilà comment je devins le curé de

M..... Je fermai mes livres, j'abandonnai mon heureuse cellule du séminaire, et j'arrivai, rempli d'espérance et de terreur.

On me reçut très mal, et il avait été question de ne pas me recevoir du tout. Cependant je pus m'installer, moyennant un charivari qui se renouvela tous les soirs à peu près, par la permission des autorités, pendant un mois. Un des plus zélés tapageurs était le seul homme de la paroisse qui consentit à me parler, mon propre sacristain, esprit fort et ivrogne achevé. J'aurais aussi vainement essayé de le punir que de le convertir. Si je l'avais chassé, personne n'eût consenti à le remplacer, et il m'aurait à son tour chassé le lendemain. Je voulus plusieurs fois rendre visite au maire : ce magistrat me ferma constamment sa porte. Je vous laisse à penser ce que faisait l'instituteur communal. Le reste de la population, encouragé par ces exemples me prodiguait les mauvais traitements : les petits enfants me poursuivaient de leurs cris, les grands me jetaient des pierres, les pauvres même ne me savaient aucun gré des aumônes que je leur faisais ; à peine daignaient-ils m'écouter dans le moment que je leur donnais mon pain. Quand j'étais forcé de passer devant le cabaret, je voyais toujours quelque pauvre mêlé à ceux qui chantaient les refrains satiriques composés contre le curé par les beaux-esprits du village : *In me psallebant qui bibebant vinum.*

(à suivre.)

LOUIS VEUILLOT.



FIN DE SIECLE.

Oui, ce siècle est grand. Le plus grand de tous, ose même dire les savants infatués.

Mais alors notre cœur proteste, et ce cri d'orgueil n'y éveille pas d'écho. Car, au milieu de ce bien être, dont la plupart, hélas ! ne profitent guère, nous sommes tourmentés comme auparavant par le mystère de notre destinée, nous ne voyons fléchir aucune des lois qui régissent la vie, et nous ne nous sentons ni meilleurs ni plus heureux.

L'astronome nous montre au firmament des milliards de mondes, mais il ne nous dit pas s'il en est un où nous revivrons un jour et où nous saurons enfin la vérité. Dans tous les bouillons de culture de son laboratoire, le chimiste ne trouvera jamais un sérum contre le doute et la tristesse. On a purgé de la peste cette grande capitale, en l'embellissant de frais jardins et de larges boulevards, mais on n'en a pas chassé la haine et l'envie qui entretiennent la discorde entre les citoyens. Quelle force utile et bienfaisante

n'aurons-nous pas entre les mains, quand nous nous serons rendus maîtres des explosifs ! Mais, jusqu'à présent, nous n'avons su que les mettre au service de la guerre et du crime. C'est sans doute après le bonheur, mais sans aucune chance de l'atteindre, que nous courons, furieusement emportés par nos bicyclettes et nos automobiles ; et les clairs de lune de tout un été, que nous concentrons dans l'ampoule d'Edison, n'ont pas encore rendu moins obscur un seul des problèmes qui sollicitent l'âme humaine.

Non, le XIX^e siècle n'est pas le plus grand de tous. Elle a justement échoué, cette tentative du calendrier révolutionnaire qui avait la prétention d'inaugurer une ère nouvelle, et c'est avec raison que nous nous obstinons à compter les années depuis l'avènement de Jésus Christ

Certes, nous assistons, dans notre temps, à des spectacles extraordinaires ; mais l'époque où naquit l'enfant de Bethléem a vu de bien d'autres prodiges, elle a été témoin de faits surnaturels, elle a entendu des paroles divines. Que valent toutes les inventions scientifiques dont la société moderne est si fière, mais qui, en somme, ne changent rien au cœur humain, auprès des actes accomplis et des mots prononcés, il y a dix neuf cents ans, par le Messie devant quelques pauvres gens de la Galilée, auprès des miracles et des paroles qui ont semé et fait croître sur le monde de si abondantes moissons de justice et de bonté.

Souffrir avec résignation et mourir avec espérance, voilà le grand secret qui nous fut révélé sur le Calvaire, et il est bien plus indispensable à notre bonheur que l'acétylène ou le phonographe. La science orgueilleuse et bornée des incrédules s'acharne en vain contre la croix ; on peut les mettre au défi de confectionner une cartouche de dynamite capable de détruire ces deux fragiles pièces de bois, ce gibet sacré par la mort d'un Dieu !

FRANÇOIS COPPÉE.

LE SAULT-au-RECOLLET

par Mr l'abbé C. P. Beaubien (1)

Pour recommander cet excellent ouvrage à nos lecteurs, nous ne saurions mieux faire que d'en citer la préface.

PREFACE.

Sur les plages du nouveau monde,
Pareil au phare radieux
Qui guide sur la mer profonde
Le nautonnier aventureux,
Tu fais rayonner la lumière
De tes souvenirs glorieux,
Et tu racontes à la terre
Les grands exploits de nos aïeux.

O. CREMAZIE.

VOILÀ bien le rôle de nos paroisses depuis leur fondation jusqu'à nos jours. Les souvenirs les plus doux et les plus glorieux de la patrie se rattachent à nos clochers et sont comme incrustés dans les murs

(1) Chez C. O. Beauchemin & Fils, Montréal — (Prix \$ 1,00

de nos temples. N'est-il pas bien à propos d'étaler ces nobles traditions sous les regards de la génération présente? Elle y trouvera les plus puissants motifs de marcher sur les traces de ses vertueux ancêtres.

M. l'abbé Casgrain, en représentant au public l'**Histoire de l'Île-aux-Coudres**, écrite par M. Mailloux, vicaire général de Québec, exprimait le même sentiment dans les remarquables paroles suivantes : " Il serait grandement à désirer qu'il se rencontrât dans chacune de nos paroisses quelque analiste comme M. Mailloux, qui fit revivre son passé avec cette foule de traditions, d'épisodes qui donnent de la couleur et du charme, en un mot, de la physionomie à l'histoire; ce serait la réponse la plus victorieuse qu'on pourrait faire aux ennemis de notre race, qui seraient heureux de trouver quelques flétrissures dans notre passé.

● " Par là on ferait voir jusqu'à l'évidence qu'il n'y a pas un seul peuple en Amérique qui ait plus de droit que nous d'être fier de ses origines. S'il était nécessaire de faire parler une voix plus autorisée que la nôtre sur l'importance de ces études monographiques, nous citerions ce qu'en dit un des amis les plus sincères et les plus actifs que possède le Canada en France, M. Ramcau, qui écrivait récemment à un de ses amis de Québec : " Ces travaux seraient de la plus grande utilité pour rétablir la chronique primitive du Canada sur sa véritable base, en lui restituant le caractère original et pittoresque qu'elle possède par elle-même. Non seulement ils exerceraient la plus salutaire influence sur les études historiques au Canada, mais sur celles de l'Amérique entière, car on peut dire que, aux États-Unis, au Mexique, etc., etc., la physionomie des temps primitifs est généralement très mal saisie et souvent défigurée.

" La vieille histoire solennelle, académique, philosophique, et parfois un peu déclamatoire, a certainement son utilité et son mérite, mais elle est insuffisante, surtout lorsqu'elle est basée exclusivement sur l'étude des grands personnages et des intrigues qui s'agitent autour d'eux. C'est en pénétrant dans le fond même de la population, en analysant les familles populaires, leurs progrès et leurs défaillances, que l'on saisit complètement la physionomie réelle et les mystères de l'histoire du passé. On connaît alors le secret véritable de la force et de la faiblesse des nations, parce que l'on pénètre dans leurs mœurs, dans leurs idées, dans leurs croyances, dont l'influence est bien autrement forte sur leur destinée que celle de leurs institutions et constitutions. "

Ces paroles si frappantes de vérité ont maintenu mon courage dans l'accomplissement de la tâche ardue que je me suis imposée au sein des occupations constantes du ministère paroissial. J'ai donc travaillé à une

œuvre éminemment utile, et il faudrait, d'après l'opinion des meilleurs écrivains de notre histoire canadienne, la généraliser le plus possible.

L'amour du sol natal, si vivifiant pour une nation, y gagnerait d'autant plus qu'on sortirait des généralités pour décrire jusqu'aux moindres détails d'honneur et de gloire. Que de pages couvertes d'épisodes célèbres et de récits les plus édifiants!

Il y a eu autour de nos clochers des événements de tous genres, et nos églises ont été témoins des scènes les plus émouvantes. En faisant choix de ces nobles choses, quel livre précieux serait offert à tous ceux qui, de près comme de loin, chérissent le berceau de leur enfance! Pour eux, les moindres récits font revivre les plus beaux souvenirs, et il n'y a pas jusqu'aux légendes qu'ils liront avec bonheur en se souvenant de les avoir entendus raconter souvent au toit paternel.

Je commence à la découverte de la rivière des Prairies, et j'entre dans tous les détails historiques ayant quelque rapport avec nos plages, depuis les premières années de la colonie française en Canada jusqu'à nos jours.

Si, le lecteur m'accuse d'être sorti du cadre d'une histoire locale, je lui répondrai simplement que l'étude des anciens documents a rempli mon âme d'admiration pour les faits héroïques qui y sont consignés.

A cette admiration profonde est venu se joindre le regret sincère de voir tant de merveilles presque complètement inconnues, et j'ai écrit pour les faire connaître et apprécier.

Le Sault-au-Récollet a eu des rapports précieux et incontestables avec les premiers événements de la colonie française en Canada. Il est facile de s'en convaincre en parcourant les récits de Champlain, de Sagard, et les premières relations des Jésuites.

Le nom de la rivière des Prairies, l'arrivée des premiers missionnaires, la célébration de la première messe en Canada depuis le départ de Cartier et de Roberval, la mort du premier martyr canadien et de son disciple Ahuntsic, sont autant d'éphémérides glorieuses qu'il est important de sortir de l'oubli en recueillant tous les détails qui s'y rattachent. Cette étude ne fera pas seulement apprécier l'union intime du Sault-au-Récollet avec le berceau de la colonie, mais elle jettera plus de lumière sur un laps de temps trop négligé dans notre histoire.

Avant même l'arrivée de Champlain, toute la vaste étendue de l'Amérique où le drapeau français avait été arboré, formait la Nouvelle France. L'Acadie prend la première place, et la plage canadienne se dessine quelques années plus tard. Tous les événements qui suivent se rapportent nécessairement à cette dernière.

C'est surtout aux enfants du Sault-au-Récollet que j'offre ces pages ; elles sont écrites pour raviver leurs souvenirs et les perpétuer de plus en plus. Issu de la belle famille de Ville-Marie, le Sault doit savoir apprécier sa noble origine et en étudier les vaillants exploits. Nous allons essayer d'en faire le tableau, demandant, à tous ceux qui le verront, autant d'indulgence dans leur examen que nous avons mis de peine à en faire ressortir les plus belles nuances.

CHARLES-P. BEAUBIEN, CURÉ.

Sault-au-Récollet, 20 juillet, 1897.



LA FEMME CHRÉTIENNE et ses devoirs.

PAR LE PÈRE JEAN-BAPTISTE BOONE,
de la Compagnie de Jésus. (1)

Mission de la femme chrétienne.

CHAPITRE VI.

La femme chrétienne maîtresse de maison.

Elle considère les sentiers de la maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. (Prov. XXXI.)

La bonne épouse, la bonne mère est essentiellement bonne maîtresse de maison. Elle ne saurait ni rendre son mari heureux, ni bien élever ses enfants, si elle n'avait pas soin de *considérer tous les sentiers de sa maison.*

L'homme est appelé à travailler en grand, à donner l'impulsion générale au dehors ; la femme est appelée à travailler en détail, et chez elle. Elle convient beaucoup mieux que l'homme à la vie domestique. Aussi voyez le beau tableau que l'Esprit-Saint trace de la femme forte " en qui le cœur de son mari se confie, qui lui fait du bien tous les jours de sa vie et que ses enfants louent à l'envi. Elle se lève avant qu'il soit jour pour partager les vivres nécessaires aux domestiques et la nourriture à ses servantes. Elle arrange

(1) Ce travail est pris, avec permission spéciale, dans la **Petite Bibliothèque Chrétienne**, publiée à Bruxelles [Belgique] par le R. P. Kieckens, S. J. [Collège St Michel.]

Un opuscule par mois. Prix pour le Canada : 70 centins par année.

tout de bonne heure Elle ceint ses reins de force et elle endure son bras. Elle travaille avec des mains pleines de sagesse, elle est adroite et industrieuse. Elle cherche avec soin la laine et le lin nécessaires pour l'entretien de sa maison ; elle s'occupe de tout, elle n'est jamais oiseuse. C'est une femme active et vigilante, elle considère les champs qui entourent son domaine, et les achète ; c'est une femme charitable qui ouvre sa main à l'indigent et qui étend son bras au pauvre ; c'est une femme très soigneuse qui prévoit les rigueurs de l'hiver, et qui prépare des vêtements doubles à tous ceux de sa maison ; c'est une femme qui ne néglige pas les bienséances de son état et de sa position élevée. Ses vêtements sont de lin fin et de pourpre. La force et la beauté y ajoutent un nouvel éclat. C'est enfin une femme qui ouvre sa bouche à la sagesse, et qui a sur les lèvres la loi de la douceur. " Et d'où lui viennent ces admirables qualités ? De la crainte du Seigneur. *La femme qui craint le Seigneur sera louée.* (*Prov. XXXI.*)

Tout ce qu'on peut dire de la femme maîtresse de maison est renfermé dans le tableau que vient de tracer l'Esprit-Saint. Aussi nous contenterons-nous de le commenter en le réduisant à trois réflexions principales :

La bonne maîtresse de maison est celle :

1^o Qui craint le Seigneur et qui maintient la religion dans la famille ; 2^o qui a le plus grand soin de l'économie domestique ; 3^o qui règle ses domestiques et qui les surveille avec soin.

1^o LA BONNE MAÎTRESSE DE MAISON CRAINT LE SEIGNEUR et maintient la religion dans la famille. Régulière elle-même dans l'accomplissement de tous ses devoirs religieux, elle amène insensiblement les autres à faire comme elle. Bien instruite dans sa religion, elle n'exagère rien, elle tient fortement à l'essentiel, qu'elle adoucit encore par sa bonté et par sa prévenance. Son exemple parle, touche et entraîne.

Elle ne permet pas que dans la famille les lois de Dieu ou de l'Eglise soient violées ou négligées. Elle bannit impitoyablement de son sein le blasphème et les discours qui attaquent la religion ou les mœurs. Elle écarte soigneusement les livres, les feuilles, les statues et tout ce qui peut blesser la pudeur. Elle est elle-même un modèle de modestie chrétienne.

2^o LA BONNE MAÎTRESSE DE MAISON A LE PLUS GRAND SOIN DE L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE. Si le Seigneur détesté l'avarice et les soins excessifs des choses terrestres, il réproûve également la prodigalité et la négligence des biens que sa libéralité nous a donnés comme moyens de salut. Il réproûve l'oisiveté et le défaut d'ordre. Il impose à tous le travail, l'occupation et la sage économie. Le soin de l'économie domestique n'a rien, il est vrai, qui séduise l'amour propre, ou qui flatte la vanité, mais il est souverainement nécessaire pour faire prospérer la famille. " Les femmes dépensières peuvent ruiner les maisons les plus florissantes, dit Fénelon. "

Voyons de quelle manière la bonne maîtresse de maison remplit son devoir.

Elle se met au courant de tout ce qui est nécessaire au ménage, pour les différentes saisons de l'année, pour toutes les personnes qui composent la famille. Elle considère tous les sentiers de sa maison.

Elle connaît la qualité et le prix de chaque objet ; par là elle empêche les marchands et les domestiques de commettre des injustices, et elle soigne en même temps ses propres intérêts.

Elle règle toutes les dépenses d'après ses ressources, pour son mari, pour ses enfants, pour elle-même, pour ses domestiques, pour le ménage, pour ses plaisirs innocents, pour les aumônes et les bonnes œuvres.

Elle a bien soin de mettre des bornes au luxe, afin de pouvoir payer aussitôt ses dettes, et de faire l'aumône. L'aumône est un devoir rigoureux, et en même temps un moyen puissant pour attirer les bénédictions sur toute la famille. Combien de femmes dépensières ne trouve-t-on pas, de nos jours, qui parviennent à faire goûter à leurs maris un luxe effréné en meubles, en équipages, en domestiques, en repas, et surtout en toilette, tandis que les dettes ne se paient pas, que les marchands souffrent, et que l'aumône est regardée comme une œuvre de pure philanthropie, qu'on peut omettre impunément ?

(à suivre.)

VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

CHAPITRE VII

Le Serviteur de Marie.

*Salve, Regina, Mater misericordie, vita,
dulcedo et spes nostra salve; ad te clamamus
exules*

Salut o Reine Mère de la miséricorde, notre
bonheur et notre espérance, salut! Du fond
de notre exil, nous criions vers vous.

SOMMAIRE : — Marie-Immaculée. — Les trois pointes de roseau. — Les sept cierges. — L'Oratoire de l'Immaculée. — Préparation et joie aux fêtes de Marie. — L'Ave Maria et les enfants. — Pieuses pratiques. — Les cédules de Marie-Immaculée — Miracle. — Tout par Marie. — L'Addolorata. Les sept Salve à minuit. — Sœur Fidèle. — Une épine dans l'œil. — La jarre réparée. — Le tonneau. — Le Nom de Marie. — Le grand saint Joseph. — Miracle. — Saint Michel et les Saints.



quels termes recourir pour donner une idée exacte de la foi, du respect, de l'amour filial qu'éprouvait Fr. Félix pour la Mère de Dieu!

Il avait coutume de l'appeler Mère, ou Maman, *Mamma mia*. Et son accent, et le feu de son regard disaient assez que cette expression était dictée à ses lèvres par son cœur. — « Marie! répétait-il souvent, elle est le canal par lequel les grâces divines arrivent à flots sur nous, pauvres pécheurs »!

En vrai fils du Patriarche d'Assise, Fr. Félix honorait particulièrement en Marie le grand privilège de l'Immaculée-Conception. Le plus bel ornement de sa pauvre cellule était une gravure en papier représentant Marie-Immaculée, écrasant la tête du serpent infernal. Cette image était fixée à la muraille par trois petites pointes de roseau. Ce nombre de trois devait sans doute lui rappeler sans cesse que Marie, suivant le langage des Pères, est le Complément de l'Adorable-Trinité. — Salut, Fille du Père! Salut, Mère du Fils! Salut, épouse du Saint-Esprit! Salut, Temple de la Trinité-Sainte!

Ces trois pointes de roseau devaient aussi rappeler à Fr. Félix le roseau dérisoire et les clous de la Passion de Notre-Seigneur, par l'application anticipée de laquelle Marie a été créée sans tache. O Dieu, s'écrie l'Eglise, c'est par les mérites de la Passion de votre Fils, que vous avez préservé Marie de toute tache du péché..... EX MORTE FILII TUI PREVISIA, EAM AB OMNI LABE PRÆSERVASTI.

Devant cette humble et chère image, le serviteur de Dieu récitait tous les soirs le saint Rosaire, en intercalant entre chaque dizaine cette invocation : Soit louée mille fois Marie, la Mère-Immaculée ! — Et il recommandait aux âmes pieuses cette pratique de dévotion.

Chargé par son supérieur de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception, situé dans le grand corridor des cellules, Fr. Félix l'entretenait avec un soin minutieux. Une lampe y brillait jour et nuit devant la statue de Marie. Le samedi, à l'heure où d'autres religieux se joignaient à Félix pour chanter les litanies de la Vierge dans cet oratoire, sept cierges brûlaient sur le petit autel. Sept ! autre nombre mystérieux qui devait rappeler les sept dons du Saint-Esprit dont Marie a reçu la plénitude et auxquels sa médiation nous fait participer. Fr. Félix tenait à ses sept cierges du samedi ; et lorsqu'il n'avait pas pu s'en procurer en quantité suffisante, il divisait ceux qu'il avait ; mais il fallait absolument sept lumières aux pieds de Marie, pour le chant des litanies.

Aux jours solennels, Fr. Félix ornait l'oratoire de belles fleurs embaumées et de guirlandes formées de branches odoriférantes, telles que laurier, romarin et autres de ce genre. En ces jours il fallait que tout, dans l'oratoire, respirât la piété et la suavité de la dévotion. Mais le plus bel ornement de cet oratoire était le serviteur de Dieu dans les longues et fréquentes stations qu'il y faisait. Qu'il était beau à voir, agenouillé, immobile, les yeux baissés, les mains jointes ou croisées sur sa poitrine, aux pieds de la Mère immaculée !

Il se préparait par une neuvaine de prières ferventes et de rigoureuses pénitences à toutes les fêtes de Marie. Le jour de la solennité étant venu, son visage apparaissait tout illuminé et comme rayonnant de joie. Ces jours-là, il faisait trêve à ses habitudes de silence ; et, à chaque religieux qu'il rencontrait par le couvent, il disait avec transport : -- " Bénie soit l'heure où naquit la grande Reine ! Soit louée et exaltée à jamais l'incomparable pureté de Marie ! A toute heure et à tout moment, soit loué le Saint-Sacrement ! " Le Bienheureux associait ainsi dans ses transports la Vierge Marie et l'adorable sacrement de nos autels. C'est qu'en effet, cette chair de Jésus-Christ que nous adorons sous le voile sacramentel et qui nous est donnée en nourriture dans la sainte Communion, c'est la chair de Marie. *Caro Christi caro Mariæ.*

Chaque image, chaque statue de Marie, placée sur le chemin de Fr. Félix, provoquait sa prière et ravivait la flamme surnaturelle dont son cœur était embrasé. Tout près du couvent, sur la voie publique, était un petit monument dédié à Notre Dame-des-Sept-Douleurs, l'Addolorata. Le serviteur de Dieu, toutes les fois qu'il allait en ville ou qu'il en revenait, ne man-

quait pas de s'agenouiller devant cet oratoire et d'y prier, parfois assez longtemps, quelque temps qu'il fit, et quelque fût le fardeau dont il était chargé. Avant et après sa prière, il baisait avec amour le piédestal qui supportait l'image de la Mère de douleurs.

Si, en approchant de ce monument, il apercevait des enfants jouant dans les environs, il ne manquait pas de les appeler. Les faisant mettre à genoux, il récitait avec eux un Ave et un Salve Regina ; puis il les congédiait et prolongeait sa prière.

D'autres fois, pendant qu'il priait, les petits enfants qui rôdaient dans le quartier venaient autour de lui, criant et se poussant, et le poussant lui-même. Ils le tiraient par la corde, par le manteau, par le capuce ; parfois ils lui jetaient des pierres ou en glissaient dans sa besace. Mais lui, tout absorbé dans la contemplation de Celle qu'il saluait et invoquait, demeurait absolument insensible.

Dans toutes les maisons où il entraît, soit pour la quête, soit pour quelque office de charité, s'il voyait une image de la Mère de Dieu, il ne manquait pas de s'agenouiller à ses pieds et de réciter une prière.

Avant chacune de ses actions, il récitait pieusement l'Ave Maria, et conseillait à ses confrères, et même à tous, de faire de même.

Il recommandait à tous la récitation quotidienne du Rosaire, et une tendre dévotion à Marie-Immaculée.

Une personne pieuse le priant un jour de lui indiquer une bonne pratique de dévotion qu'elle pût accomplir quotidiennement ; — “ Vous récitez tous les jours, lui dit-il neuf Pater, Ave et Gloria, pour honorer, en union avec les neuf chœurs des Anges, la Très-Sainte Trinité dans les grâces, faveurs et prérogatives accordées à Marie dans son Immaculée-Conception.”

Pour propager davantage la dévotion à l'Immaculée-Conception, le Bienheureux distribuait de petites cédules sur lesquelles on lisait ; Sainte Marie-Immaculée, Mère de Dieu, priez pour nous : ou même simplement ; Marie-Immaculée. Il exortait les fidèles à apposer de ces cédules sur les portes de leurs demeures, pour en éloigner les esprits mauvais et les fléaux de la colère divine ; et des prodiges sans nombre couronnèrent cette confiance du serviteur de Marie et de ceux qui avaient cru à sa parole.

Il en donnait aux malades qu'il allait visiter, parfois même il leur conseillait de les avaler comme un remède bien plus efficace que tous les autres ; et le prodige lui donna raison.

à suivre.

.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A JEANNE D'ARC (VIA OTTAWA).

A. B. POWDER.

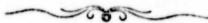
Prepared by the Servants of Jesus-Mary,

at **JEANNE D'ARC**, (via Ottawa).

For Catarrh, Cold in the head, Running of the Nose, Sick headache and Headaches of all Kinds.

Direction: Take a little snuff three to seven times a day, according to necessity.

Prices: Single box, 25 cents. Double box, 40 cents. Free by mail.





La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

JEANNE d'ARC (*viâ Ottawa.*)



Vieux Timbres-Poste.

Voulez-vous faire une bonne œuvre à peu de frais et contribuer au culte eucharistique? Mettez de côté tous les timbres-poste que vous recevez; cherchez dans vos vieux papiers les enveloppes portant encore des timbres; demandez à vos parents et amis d'en faire autant et de vous remettre ce qu'ils auront ramassé. Puis, quand vous en aurez une certaine quantité, envoyez tout cela par la poste à l'IMPRIMERIE JEANNE d'ARC, à JEANNE d'ARC (*viâ Ottawa.*)

Le produit de la vente de ces timbres-poste sera employé exclusivement **au culte eucharistique**. Ces petits morceaux de papier se transformeront en ornements, luminaire et objets du culte, et prieront pour vous.

Pour rendre cette offrande plus méritoire encore, faites la convention avec Celui qui est prisonnier par amour pour vous dans le tabernacle, que chaque fois que vous prendrez la peine de recueillir un timbre-poste, ce sera par amour pour lui. Vous ferez ainsi autant d'actes d'amour de Dieu, en action.

N. B. Ne détachez pas de leurs enveloppes les timbres datant de plusieurs années; ils ont plus de valeur ainsi.

Pour les timbres les plus récents, vous pouvez les séparer de l'enveloppe mais en laissant un morceau suffisant pour ne pas endommager la dentelure du timbre.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc fera une loterie le 4 octobre prochain. Toute personne envoyant de vieux timbres-poste avec son adresse, sera inscrite pour un billet de cette loterie. Il ne sera cependant accusé réception que des envois assez considérables à moins que l'expéditeur n'ajoute un timbre neuf pour la réponse.



A VENDRE A L'IMPRIMERIE JEANNE d'ARC.
Le SCAPULAIRE de N.-D. du MONT-CARMEL.

SUIVI DE QUELQUES CONSIDERATIONS
SUR LA COMMUNION DES SAINTS ET SUR LA DIME.

Par
J. T. SAVARIA,
Chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal.

Prix: broché 40 centins, relié 50 et 60 centins. Frais de port en plus.